

connaissant pour que l'impression n'en soit pas encore effacée. J'eus de la famille à Mexico, comme j'en avais eu à Guadalajara.

Le 9 seulement on apprit que l'avis à vapeur *Achéron*, capitaine Bonna Christave, avait mis en mer, emportant les prisonniers français à la Martinique, où, je m'empresse de le dire, ils furent très-bien traités et recouvrèrent leur liberté. Ce jour-là je fus présenté à M. Dano. J'abordai avec plaisir cet homme auquel nous devions tant et que j'étais heureux de remercier. Nous causâmes longuement des événements de Guaymas, sans parvenir toutefois à nous mettre bien d'accord sur certaines appréciations : il y avait entre nous l'abîme de la diplomatie européenne. M. Dano me manifesta beaucoup de sympathie. Il me promit un passe-port pour la Nouvelle-Orléans où je désirais aller, et m'engagea ainsi que MM. Pommier et Limantour à profiter du prochain steamer; sans entrer dans de grands commentaires sur les dangers que je courais en demeurant, il me dit néanmoins d'un ton aussi significatif qu'affectueux qu'il ne me laisserait derrière lui qu'avec regret.

CHAPITRE XVI.

Maisons et monuments. — Mendiants. — *Presidarios*. — *Serenos*. — Couvents. — Promenades publiques. — L'arbre de la nuit triste. — Chapultepec. — Marchés. — L'*Aguador*. — Préparatifs de départ. — Adieux de Miguel. — Un mot sur Santa-Anna. — Mauvaises rencontres.

Mexico est sans contredit la plus belle ville de la république. Les maisons ont en général deux étages, au moins dans le centre; elles sont taillées en plein drap et dans chaque étage un propriétaire parisien à larges idées

en trouverait deux, dans chaque pièce il taillerait un appartement complet. Les façades sont chargées de couleurs souvent assez crues; le jaune m'a paru très en faveur. Les encadrements sont blancs invariablement. Les toits sont des *azoteas*, et la galerie qui couronne l'entablement est d'ordinaire crénelée ou festonnée. Des gouttières en pierre, véritables gargouilles du moyen âge, allongent leur museau effilé au-dessus des corniches. De belles serrureries ouvrees ornent les balcons et les fenêtres des rez-de-chaussées. Ces constructions, d'une élévation moyenne et à toits plats, font admirablement ressortir la grandeur des monuments, tandis que chez nous ceux-ci sont écrasés, avilis, par la masse autant que par l'architecture positive des demeures privées. Là-bas, ils dominent la ville avec une majesté qui détourne souvent l'œil de leurs défauts; ici ils se cachent honteux dans des gouffres de pierres. Comme une honnête fille que l'on jetterait à Saint-Lazare, ils ont l'air de se replier douloureusement sur eux-mêmes sous les malédictions, les outrages à l'art, cette vertu des œuvres de l'homme, que vomissent les habitations voisines par les milliers de trous dont elles sont criblées.

L'intérieur des maisons étale plus de luxe à Mexico qu'en aucune autre ville du territoire. La fortune s'y loge princièrement. Des peintures de bon goût décorent les murs; des marbres forment le pavage, de riches stores arrêtent les rayons du soleil, de beaux vases suspendus ou montés sur piédouche nourrissent de luxueuses plantes grasses, de magnifiques lanternes éclairent et parent les corridors et les galeries qui entourent le *patio* ombragé d'orangers en fleurs et de lauriers-roses. La vie est douce dans ces palais.

Mexico conserve encore quelques curieux échantillons du luxe architectural des siècles passés, adorables mais capricieuses constructions où l'influence arabe se fait

encore sentir derrière la fantaisie espagnole. Telles sont : *la casa de los mascarones*, avec sa merveilleuse façade churriguerresque, plusieurs maisons dites *casas de Cortez*, sans qu'il soit bien avéré qu'elles aient appartenu au conquérant, et le gracieux édifice, annexe de l'hôtel des diligences, qui porte le nom d'Iturbide parce que ce soldat y demeurait au moment de son usurpation.

Les rues de Mexico sont bien pavées, bordées de trottoirs, percées à angles droits. Une population bizarrement mélangée s'y meut incessamment, mais sans tumulte. Suivant un dicton qui avait cours à Paris, il y a quelque cent ans, on ne pouvait s'arrêter un quart d'heure sur le Pont-Neuf sans voir passer un cheval blanc, un soldat, un moine et une fille de joie, on peut en dire autant de chaque carrefour de cette capitale; puis viennent les marchands ambulants de toute espèce dont plusieurs ont une certaine originalité, notamment ceux qui promènent sur leur tête un fourneau allumé, surmonté d'un four où cuisent diverses friandises à l'usage du peuple, telles que têtes de mouton, *tamales*, etc. Enfin, on ne saurait omettre de parler des *pordioseros*.

Le *pordiosero* est le mendiant; l'habitude de demander au nom de Dieu, *por Dios*, lui a valu ce nom que l'usage a consacré. Une des choses qui donna à Cortez une haute idée de la civilisation astèque à son arrivée à Mexico, fut le nombre des mendiants : il y en avait autant, dit-il, qu'en aucun pays *civilisé*. Cette observation était de bonne logique chez un homme qui ne pouvait concevoir la société autrement que divisée en clergé, noblesse et tiers état, et qui comprenait cependant que, pour qu'il y eût quelques individus fort riches avec une pareille organisation, il fallait qu'il y en eût beaucoup de fort pauvres. Si Cortez revenait, il jugerait très-favorablement du développement moral du Mexique en voyant la quantité de *pordioseros* de la capitale, sauf à aller

rectifier ses idées aux États-Unis. A moins qu'il ne revînt libéral de l'autre monde, et prêt à soutenir Juarez dans l'œuvre de la réforme, ce qui pourrait, ma foi, bien être.

Jamais les cours des miracles n'ont vu, je crois, de types plus vigoureusement accentués, plus sévères et plus navrants que ceux de quelques mendiants de Mexico, demi-nus sous des lambeaux de guenilles. L'opinion publique, dans les pays chauds, n'a pas de ces pudeurs qui s'effarouchent devant un torse nu, et, sans descendre jusqu'aux mendiants, il n'est pas rare de rencontrer un marchand de vieux oing, par exemple, portant sur sa tête sa dégoûtante marchandise, et n'ayant d'autre vêtement qu'un petit caleçon de cuir.

Parmi les figures attristantes de la scène mexicaine, il faut mentionner les *presidarios* ou galériens que l'on emploie au balayage des rues et promenades, et même à certains travaux de terrassements, nettoyage d'égoûts, etc. Ils vont enchaînés deux à deux et escortés d'un piquet d'infanterie; les soldats se montrent fort tolérants envers eux, du reste, et les laissent assez volontiers s'échapper, s'ils peuvent le faire sans trop se compromettre. J'assistai un matin, au paseo de Bucareli, à un drame de ce genre qui eut cependant un dénouement tragique; le fugitif reçut un coup de baïonnette dans les reins qui l'étendit roide mort. Peut-être était-ce une vengeance particulière.

Ce mélange de tolérance et d'arbitraire se retrouve dans toutes les branches de la police, qui est très-mal faite à Mexico; au fond de tout cela, on démêle facilement une sorte de solidarité entre les agents et les bandits, un besoin de se ménager réciproquement. Le *sereno*, qui s'avance gravement le soir avec sa vieille capote bleue à petit collet, à parements et col jaunes ainsi que la bande de son pantalon et le galon de son chapeau, armé de sa lanterne, de son porte-voix, de son coupe-

chou, un sifflet pendu à son cou, est très-disposé à tourner le dos à tous les bruits suspects qu'il pourra entendre.

Pendant quelques jours je parcourus ainsi, successivement, tous les quartiers de la capitale, et de près ou de loin, à la hâte, hélas, je vis ses monuments. Ils sont nombreux, mais tous, à quelques rares exceptions près, appartiennent à l'art religieux. Dans cette ville de deux cent mille âmes à peine, où cinquante mille lazzaroni attendent sur le pavé que la liberté et la paix leur apportent du travail et du bien-être en favorisant le commerce, l'industrie, le mouvement normal des capitaux, il y a, ou du moins, il y avait alors quarante-huit maisons de profession des deux sexes, soixante-huit églises ou chapelles, une vingtaine d'autres établissements religieux, hospices ou institutions. Tout cela appartenait au clergé, sans préjudice d'un grand nombre de constructions bourgeoises. Cet immense domaine de mainmorte pesait lourdement sur la fortune publique dont il était distrait, si lourdement que la plupart de ces propriétés, avilies elles-mêmes par suite de l'appauvrissement général, ne pouvaient plus nourrir la moitié des individus qu'elles nourrissaient autrefois, et le nombre des profès allait diminuant de jour en jour avec la valeur et, par conséquent, le rapport des immeubles. Aujourd'hui la nation a demandé à vivre, et pour cela il a fallu lui rendre les principes de vie qu'un esprit de domination coupable lui avait ravis peu à peu. Ces biens ont été sécularisés. Beaucoup de couvents ont été frappés par le marteau d'une nouvelle idée. Je ne regrette point de ne les avoir pas vus en détail; peut-être au souvenir de quelques chefs-d'œuvre d'architecture ciselée, de quelques merveilles de pierre brodée et dentelée, irai-je jusqu'à maudire la civilisation moderne, qui ne comprend rien à l'œuvre de Dieu, au dire de certain fougueux romantique

de retour d'Espagne. Ce culte de l'art pour l'art m'a toujours paru la quintessence du fanatisme et même la négation de l'art, ce phénix qui renaît sans cesse de ses cendres.

Je ne regrette point le grand couvent des Franciscains avec ses dépendances et ses bâtiments immenses, ses longs cloîtres décorés de peintures, ses cours ornées de fontaines de jaspe, ses immenses jardins embaumés, ses trois cents cellules, ses dortoirs, ses réfectoires à peu près déserts depuis longtemps, les dômes de faïence de ses cinq églises et de ses sept chapelles, car on ne comptait pas moins de douze temples grands ou petits dans son enceinte. Les couvents des Dominicains, des Augustins, des Jésuites en renfermaient tous plusieurs également. Pour comprendre cette manie, inexplicable au premier abord, il faut avoir quelque teinture d'économie politique. Les économistes croient avoir inventé la concurrence, ils se trompent, c'est de la présomption de leur part; leur seul mérite est de vouloir la vulgariser, mais les moines mexicains l'avaient inventée avant eux, seulement ils la monopolisaient. En distribuant habilement la dévotion entre les différents sanctuaires d'un même couvent, en faisant de la suprématie de chacun sur les autres une affaire d'amour-propre, on obtenait un sentiment de rivalité irrésistible qui enrichissait l'ordre. Le fidèle qui prenait ce jeu à cœur se ruinait pour mettre son église favorite sur un pied de luxe écrasant, absolument comme d'autres se ruinent pour des chevaux ou des lorettes. L'argent venait s'engouffrer dans les coffres saints où il demeurait stagnant, improductif, et la société, qui ne recevait en retour que des absolutions et des indulgences, s'enfonçait graduellement dans la misère.

Aujourd'hui le grand San-Francisco n'existe plus, il est remplacé par des constructions civiles. Il s'était établi lui-même sur les ruines d'une maison de plaisance de

l'empereur Montezuma. La première pierre fut posée en 1524 et l'église principale passe pour être la plus ancienne de Mexico. Il se trouvait alors sur les bords du lac dont les eaux venaient jusqu'au pied des constructions de la rue actuelle de San-Juan de Latran.

En face du couvent, à l'angle de la rue San-Francisco et de la plazuela de Guardiola, on remarque forcément une maison à fond bleu relevé de moulures blanches et jaunes, excessivement curieuse, que l'on désigne sous le nom de *casa de Azulejos*; elle fut bâtie par un des comtes del Valle, arrière-neveu de Cortez. Une ruelle qui la longe relie la place de Guardiola à la rue San-Andres, où elle vient aboutir à côté de la *Mineria*, l'hôtel des Mines, magnifique édifice dont les fondations ont manqué malheureusement en quelques endroits au détriment de la façade; il fut construit par le célèbre architecte et sculpteur Tolsa. Cette ruelle, qui s'appelle le *Callejon de la Condesa*, est fort étroite. La légende raconte qu'au bon vieux temps deux hidalgos de la vieille roche, arrivant un jour dans leurs carrosses par ses extrémités opposées, se rencontrèrent au beau milieu, ce qui les obligea à s'arrêter là, vu l'exiguïté de la voie. Que faire en pareil cas? Reculer? Le point d'honneur castillan, ce beau point d'honneur que M. Vacquerie a si bien fait d'enterrer définitivement, s'y opposait. Nos hommes, qui étaient gens calmes et rassis, discutèrent froidement la chose et s'accordèrent sur ce point que, s'il n'y avait pas lieu à se couper la gorge, il y avait cependant impossibilité radicale à céder de part et d'autre. En conséquence de quoi ils s'installèrent à poste fixe dans leurs carrosses, se firent porter à manger ainsi qu'à leurs mules, qui durent être bien fières de leurs maîtres, et s'arrangèrent pour passer la nuit le plus confortablement possible. Ils étaient là depuis trois jours déjà quand le vice-roi, pressé de rétablir la circulation, se décida à trancher

d'autorité ce singulier différend. Le jugement qu'il rendit était digne de Salomon. Il décréta que les deux cochers reculeraient en même temps, l'un vers la rue San-Andres, l'autre vers la plazuela, ce qui permit aux deux hidalgos de sortir de ce mauvais pas l'honneur sauf.

En suivant le prolongement de la rue de San-Francisco, dans la direction de l'ouest, on arrive à l'Alamedad, charmant jardin public planté de frênes, d'ormes et de trembles, orné de fontaines, de bassins et de fleurs, entouré de murailles et fermé aux quatre angles de belles portes de fer. Ces portes ont figuré jadis sur la plaza Mayor; elles faisaient partie d'une balustrade qui entourait une statue équestre de Carlos IV, œuvre de Tolsa, enlevée après l'expulsion des Espagnols. L'Alamedad est un rendez-vous fashionable à certaines heures.

L'Alamedad est entourée de couvents, d'églises, d'édifices publics. Au nord, sur les rues de la Mariscala et de San-Juan de Dios, l'église de Santa-Vera-Cruz, les couvents de San-Ypolyto, de San-Fernando et de San-Juan de Dios; à l'ouest, celui de San-Diego et la chapelle de l'Ecce-Homo; à l'est, celui de Santa-Isabel, et, au sud, ceux de Santa-Brigida et de Corpus-Christi, l'orphelinat ou *hospicio de pobres*, et enfin la prison de l'Acordada.

La rue del Calvario, sur laquelle se trouve l'Acordada, conduit au paseo de Bucareli ou paseo Nuevo, que hantent le soir les équipages de luxe et les cavaliers. A l'endroit où la rue rejoint le paseo se trouve un rond-point au milieu duquel s'élève la statue de Carlos IV, qui, chassée de la place de la Constitution en 1822, a été rétablie là en 1852, après vingt ans d'exil dans la cour du Musée de l'université. Près de là est le Cirque des taureaux. Le paseo, jolie avenue dans le genre de celle des Champs-Élysées, s'étend jusqu'à la garita de Belen.

Le 10, je montai à cheval dans la matinée avec l'intention de visiter les environs et surtout Chapultepec. La

rue de San-Andres me conduisit à l'Alamedad, que je longeai. Au delà du couvent de San-Ypolyto, en face de San-Fernando, vient se terminer l'aqueduc qui porte à la capitale l'eau de Santa-Fé, l'eau des gens riches, qualifiée de *delgada* à cause de sa pureté, par opposition à l'*agua gorda* de Chapultepec, chargée de matières étrangères en dissolution et abandonnée comme peu saine aux classes inférieures.

Un peu plus loin, on passe l'*acequia* del Salto de Alvarado sur un pont qui porte également le nom du héros; c'est à ce point que, si l'on s'en rapporte à la légende, le blond capitaine espagnol, le *tonatiuh* ou fils du soleil, aurait franchi d'un seul bond et tout armé la tranchée alors plus large, pendant la fatale retraite de la *nuît triste*.

Après avoir traversé l'aristocratique et silencieux faubourg de San-Cosme, je sortis de la ville par la garita du même nom et suivis une chaussée ombragée que l'aqueduc divise dans toute sa longueur.

Il y avait quatre jours à peine que j'étais citadin, et cependant j'éprouvai une vague émotion en me retrouvant à cheval, en campagne, aux premiers rayons du soleil qui se brisaient capricieusement dans le feuillage des chênes; cette lumière rasante, chaude mais timide encore, dorait un côté des grands peupliers dont les ombres parallèles, nettement accusées, s'allongeaient démesurément en travers du chemin jusque sur les murs de l'aqueduc. J'aspirais avec joie et à pleins poumons cet air limpide encore empreint de la fraîcheur des nuits, et m'enivrais du calme de la scène. A deux pas de Mexico, on en est soudain à dix lieues, on ne soupçonne plus la grande ville. Quelques Indiens, fournisseurs de ses marchés, me croisaient et me saluaient en passant, courbés sous leurs sacs de charbon, leurs cages à volailles, poussant devant eux un philosophe à longues oreilles chargé de *verduras* ou de lait. Plus loin, c'était une femme

avec un enfant sur le dos, ou bien un vieux mendiant, trop heureux de commencer sitôt sa journée et me tendant, *por Dios*, un chapeau effondré.

L'aqueduc, supporté par des arches de briques fort basses, est lourd, sans grâce et en mauvais état. Non loin de la garita, une fontaine du churriguerresque le plus pur est encadrée dans le flanc même de l'ouvrage: on l'appelle la fontaine de la Tlaxpana.

J'arrivai bientôt au petit pueblo de Popotla, où la tradition veut que Cortez ait mis pied à terre pour voir défilier son armée en déroute, à l'aube de l'effroyable *noche triste*. Dans la cour ou parvis de l'église, bâtie par le conquérant en souvenir de cette heure d'angoisse, s'élève un vénérable cyprès *ahuehuete*, dont le tronc noueux et colossal nourrit encore quelques-unes des branches qui couvrent de leur ombre le héros castillan brisé de lassitude et de douleur. L'église est très-simple mais paraît en effet fort ancienne. Popotla se trouvait à cette époque sur la marge même du lac, à l'extrémité de la chaussée de Tlacopan ou Tacuba, et la route que je parcourais était celle que suivirent les Espagnols en se retirant.

Je traversai Tacuba, petit village qui cache son délabrement sous des arbres séculaires, et, laissant à ma droite le sanctuaire de Nuestra-Señora de los Remedios que j'apercevais sur une colline voisine, je coupai dans la direction de Chapultepec, à travers les champs fertiles et bien arrosés des haciendas de Joaquin et de Morales.

Chapultepec, le mont aux cigales, était le séjour favori de Montezuma avant la conquête, et le lieu de repos des rois de sa dynastie qui l'avaient précédé. Il y possédait un palais magnifique sur le sommet de la colline, au pied de laquelle s'étendaient des jardins féeriques: « Leur emplacement, dit Prescott, est encore aujourd'hui ombragé par de gigantesques cyprès de plus de cinquante